

de l'existence de l'État prolétarien. Ces contrastes nous mettaient en opposition avec la ligne de Zinoviev-Boukharine, c'est-à-dire, si vous le voulez, de Lénine-Trotsky. Ainsi, déjà au 4<sup>e</sup> Congrès de l'I. C., en novembre 1922, la gauche resta à la tête du parti seulement pour raison de discipline et avec une ligne politique imposée, jusqu'à ce que Moscou, ayant réussi à créer un centre et une droite, puisse écarter la direction de gauche — alors en prison — et la supplanter avec le bloc centre-droite.

Gramsci, qui au début avait opposé une résistance aux manœuvres de Moscou — il suffit de rappeler son dédaigneux refus à la proposition faite après Livourne par l'I.C. d'essayer de supplanter Bordiga — finit par se prêter à cette création d'un courant du centre qui ne reflétait en rien l'orientation du parti italien issu de la scission de Livourne.

Nous revendiquons entièrement cette scission de Livourne — cette scission « trop à gauche » — surtout aujourd'hui que les nouveaux traités, après 16 ans et une réaction comme le fascisme, tâchent d'effacer cette scission au profit d'une « unité organique » qui nous mettrait sur le même pied que celui qui conduisit au désastre de 1919-20 et qui compromettrait dès le début le premier réveil de la classe ouvrière d'Italie.

Certes, il y avait dans le parti italien, même à ses débuts, et dans la direction qu'il s'était donnée, des germes d'opportunisme. Je me rappelle de mon opposition, lors de la dernière réunion de la fraction abstentionniste, pendant le Congrès de Livourne, à la liste des noms à présenter pour la direction du nouveau parti. Sur cette liste figuraient en effet Gennari, Bombacci et d'autres qui avaient jusqu'au dernier moment entravé la constitution de ce parti.

Et je ne parle pas du groupe parlementaire hérité du parti socialiste qui, par une ironie du sort, à nous anciens abstentionnistes, comprenait des éléments inutilisables.

Mais ce fut surtout le poids énorme de la Révolution d'Octobre que l'I.C. (c'est-à-dire en fait les bolcheviks russes) fit intervenir en Italie, comme dans tous les autres pays, pour faire prévaloir un processus de fondation du Parti non sur les bases qui avaient présidé à leur propre

formation, mais sur des bases opposées d'un ramassis d'éléments hétérogènes. C'est cette politique qui faisait préférer Serrati à Bordiga et qui fut poursuivie plus tard au travers des accords avec les « Terzini » (partisans de la III<sup>e</sup> Internationale au sein du Parti socialiste), dans l'intérêt naturellement de la défense de l'État prolétarien, pour arriver ensuite à chercher cette défense chez les États impérialistes et la S.D.N., en exterminant le prolétariat pour compte de la bourgeoisie.

« Chef » du prolétariat italien, Gramsci ne le fut jamais et n'aurait jamais pu l'être. Sa volonté et son esprit de décision, qualités indispensables d'un chef, se ressentirent de son état physique : ainsi en 1921, il subit l'influence de Bordiga tout comme après 1923, celle des dirigeants de l'I. C. « après la mort de Lénine ».

Le « chef » prolétarien est le produit d'une époque historique et l'expression dans une phase déterminée des aspirations et des intérêts de la classe ouvrière dans sa lutte révolutionnaire. Bordiga fut le chef du prolétariat italien pendant la période d'après-guerre uniquement parce qu'il sut le premier affirmer la nécessité de le doter d'un parti solidement fondé sur un programme communiste-marxiste. Mais « chef » signifie une fonction dans une phase donnée de la lutte émancipatrice du prolétariat et non une dignité acquise à vie surtout quand, au cours de cette lutte, surgissent continuellement des problèmes nouveaux qu'il faut savoir comprendre pour les résoudre. Le « chef » de la révolution italienne pourra être ou ne pas être Bordiga, mais il le fut certainement — et non pas Gramsci — pendant la période de 1919 à 1921.

Ainsi Turin, ce centre objectivement le plus favorable et où la majorité de la section du parti était avec nous — les abstentionnistes — ne facilita pas à Gramsci — quoiqu'en dise Togliatti — ni la compréhension immédiate de la Révolution russe (il lui arriva d'affirmer qu'elle avait été possible uniquement parce que Lénine n'avait pas basé sa politique sur le marxisme) ni la nécessité de la constitution du parti de classe, tandis qu'à Naples, centre objectivement le plus défavorable, Bordiga soutenait cette nécessité dès le début de 1919. Et son contact avec le prolétariat fit aboutir Gramsci à cette thèse prud'homienne de la possibilité de la

constitution et du développement d'organes d'États prolétariens au sein d'un État capitaliste, et à concevoir les conseils d'usines comme des embryons de soviets.

Et encore en 1924, quand Gramsci, entré au Parlement et devenu le leader politique du parti, orientait les masses, à l'écllosion de l'affaire Matteotti, vers le débouché parlementaire, vers l'opposition légale au gouvernement fasciste, pour créer le vide autour d'un parlement qui, amputé de la scission de l'Aventin, ne reflétait plus la volonté du peuple. Et les sécessionnistes bourgeois de l'Aventin repoussaient naturellement et la proposition de grève générale, et celle du refus par les paysans de payer les taxes pour la raison que « l'antifascisme démocratique », écrit Togliatti, n'était pas pour une lutte décisive contre Mussolini...

Est-ce qu'aujourd'hui le Front Populaire, surgi de l'Union de « l'antifascisme de classe » centriste et de l'antifascisme bourgeois et qui exprime un front unique, prélude à l'Union sacrée, peut lutter « sérieusement » contre le régime fasciste, c'est-à-dire pour la destruction du régime capitaliste ?

Mais de cette politique, Gramsci n'est plus responsable. Arrêté en octobre 1926, il échappa ainsi à la lourde responsabilité d'une politique dont il avait été l'un des artisans.

Et Togliatti « qui ne se décide pas ainsi qu'à son habitude » comme Gramsci lui-même le caractérisait, s'est « décidé » à devenir le chef — titre que cette fois nous ne contesterons pas — de la politique de trahison quand les Gramsci, les Terracini et les Scocimarro furent ensevelis dans les geôles fascistes. Et cela n'est pas pour nous étonner.

Le sous-chef de la bande des forbans centristes, Grieco, a récemment écrit dans « Stato Operaio » que « l'aversion de Togliatti pour Bordiga et le « bordiguisme » a toujours été profonde, je dirais presque physique ». Pour une fois, nous

sommes d'accord avec Grieco ; cette aversion est celle des agents de la bourgeoisie contre l'unique courant resté fidèle à la lutte pour le communisme.

Et nous n'hésitons pas à affirmer que Gramsci, reconnaissant complètement ses erreurs passées, unique forme de réhabilitation prolétarienne (tout comme Serrati sut se racheter de ses lourdes fautes de 1919 et 1920) se serait peut-être rallié au prolétariat révolutionnaire. Dans une lettre datant de janvier 1924, il avait reconnu l'erreur commise en 1919-1920 par son groupe de l'Ordine Nuovo, repoussant la proposition des abstentionnistes de passer à la constitution immédiate, à l'échelle nationale, du parti de classe du prolétariat italien ; et une autre lettre datée d'octobre 1926 (à la veille de son arrestation), adressée à l'Exécutif de l'I.C., contenait des critiques à la campagne « antitrotskyste » (1) qui venait d'être déclenchée, les seules critiques que surent faire les centristes italiens de la première heure, les Gramsci, Terracini et Scocimarro, — tandis qu'il appartenait aux épigones, les Togliatti, Grieco et Di Vittorio, de se prostituer à Staline, le « grand pilote » des défaites prolétariennes et le bourreau du prolétariat russe.

Gatto MAMMONE.

(1) Tasca a écrit dernièrement dans le « Nuovo Avanti » que des divergences s'étaient manifestées entre Gramsci et le centre dirigeant du parti à l'étranger et a mis au défi les Togliatti et Grieco de donner une publicité à cette documentation. Aucune réponse n'a été faite par ceux qui, pour honorer Gramsci, veulent se servir de son cadavre pour valider leur politique de destruction du prolétariat révolutionnaire. Inutile d'insister sur le rôle que joue Tasca dans cette affaire. Devenu conseiller attitré du capitalisme français, Tasca cherche à profiter des dissentiments survenus entre Gramsci et Togliatti, pour mieux introduire son poison social-démocrate parmi les ouvriers.